

Anémone dans le taxi de Jérôme Colin



Anémone : Bonjour Monsieur.

Jérôme Colin : Bonjour.

Anémone : Je vais à l'hôtel Lido, s'il vous plaît.

Jérôme Colin : Très bien, je vois où c'est. Bienvenue. Madame Anémone.

Anémone : Je me demande s'ils ont martelé la façade ou si elle s'est pris des avions.

Jérôme Colin : Ils l'ont probablement martelée.

Anémone : Oui hein. C'est plutôt un geste artistique.

Jérôme Colin : Comment il s'appelle votre chien ?

Anémone : Turlute.

Jérôme Colin : Il s'appelle Turlute.

Anémone : Oui. C'est qui Turlute ? Il a son petit œil tout sale, il larmoie. Comme moi. Quand il fait froid, j'ai les yeux qui larmoient.

J'adore les histoires d'amour

Jérôme Colin : Qu'est-ce que vous faites au Festival du Film d'Amour ?

Anémone : J'accompagne un film d'amour. C'est pas moi l'héroïne hein. C'est une histoire... c'est très touchant, c'est un film qui se passe pendant la guerre de 40. Une jeune fille qui tombe amoureuse d'un officier allemand mais

qui n'est pas nazi, il est pris dans le truc, c'est pas de sa faute et il y a une fin absolument tragique. J'y suis allée de ma larme quand j'ai vu le film. C'est une belle histoire.

Jérôme Colin : Ça veut dire quelque chose pour vous le film d'amour, le cinéma qui parle d'amour ?

Anémone : J'adore. J'ai toute la collection des Sissi, j'adore aussi les Jane Austen qu'a filmé la BBC. J'adore les histoires d'amour.

Jérôme Colin : Vous avez tous les Sissi. C'est marrant, on ne vous croirait pas fleur bleue comme ça.

Anémone : Complètement sentimentale.

Jérôme Colin : Vous êtes fleur bleue ?

Anémone : Bien sûr. Et puis je pleure. Je peux les revoir 10 fois, je re-pleure. Je me suis rendue compte, je m'énervais un peu, j'achète plein de DVD, et en fait la pile la plus haute ce sont des comédies, après ce sont les histoires d'amour, et troisièmement les comédies musicales.

Jérôme Colin : Ah oui.

Anémone : Oui. C'est en voyant la hauteur des piles que j'ai compris ce que je préférais.

Jérôme Colin : Vous regardez des comédies parce que vous avez besoin de rire.

Anémone : Mon film préféré, c'est « Le guépard » que j'ai vu 35 fois, un truc comme ça, 37 fois, je le connais par cœur. Et dont je ne me lasse pas. C'est pas exactement une histoire d'amour, « Le guépard ». C'est l'histoire de la fin d'un monde.

Jérôme Colin : Et les drames, ça ne vous plaît pas.

Anémone : Ah mais y'a des histoires d'amour dramatiques, hein.

Jérôme Colin : Oui. Le plus souvent.

Anémone : Non. Sissi, ça finit bien.

Jérôme Colin : Oui.

Anémone : J'aime bien ça.

Jérôme Colin : C'est tout rose.

Anémone : J'aime bien les guimauves comme ça.

Jérôme Colin : Vous en avez tourné des guimauves ?

Anémone : Ben non, parce que je n'avais pas le physique du truc.

Jérôme Colin : C'est-à-dire ?

Anémone : Ben, c'était pas mon emploi. C'est plutôt... C'est la jeune première très mignonne, l'héroïne de ce genre de film. Moi, c'était pas trop mes emplois. Moi je suis plutôt... j'ai commencé dans la comédie populaire puis ensuite j'ai fait quelques drames. J'ai quand même fait une tragédie, « Le petit prince a dit ».

Jérôme Colin : Qui est ?

Anémone : « Le petit prince a dit ». Ça, c'est une tragédie. Ce qui distingue la tragédie du drame, c'est l'inéluctable.

Jérôme Colin : Donc, notre vie est une tragédie. A priori c'est inéluctable.

L'écologie

Anémone : En ce moment, oui. Effectivement. On se dirige vers la catastrophe finale avec un bel entêtement.

Jérôme Colin : C'est-à-dire ?

Anémone : On est dans une crise écologique plus que grave et on continue comme si de rien. On va vers notre destin, oui c'est une tragédie ce qu'on fait en ce moment.

Jérôme Colin : Et comme disait Coluche : pour que l'écologie soit vraiment au pouvoir, il faudrait que les arbres votent.

Anémone : Ah, il disait ça.

Jérôme Colin : Oui.

Anémone : Effectivement, il y a toute une propagande, il y a des informations qui font qu'on a mis dans la tête des gens que ce n'est pas sérieux.

Jérôme Colin : Vous avez toujours été militante écolo ?

Anémone : J'ai grandi avec ça, oui, parce que j'étais dans un milieu scientifique et que mon frère se passionnait pour l'ornithologie quand il était gamin, le week-end, à l'époque c'était le jeudi qu'on n'allait pas à l'école, et les

ornithologues ont été les premiers à devenir écologistes parce qu'ils voyaient disparaître à vive allure leur sujet d'étude, les oiseaux, et vous savez qu'on a perdu toutes espèces confondues, en 60 ans, 70 ans, plus de 50 % des effectifs d'oiseaux. Moi, j'ai des souvenirs d'enfance où le printemps, c'était une symphonie. Aujourd'hui c'est une petite musique de chambre, y'en a pratiquement plus.

Jérôme Colin : Vous êtes engagée de quelle façon dans l'écologie ?

Anémone : Ben, moi j'ai grandi avec ça, donc j'ai toujours pensé comme ça. Engagée, vous savez, comme militante, je ne suis pas une recrue très... Alors bon, j'ai pris le micro de temps en temps, comme on me tendait des micros, j'en ai profité pour parler d'autres choses mais à part ça on ne peut pas dire que j'ai été du genre héroïque.

Jérôme Colin : C'est marrant une militante écolo qui a...

Anémone : Je ne suis pas militante.

Jérôme Colin : Une écolo qui a un manteau en vison.

Anémone : Alors, voilà, quand on m'attaque là-dessus, voilà ce que je réponds...

Jérôme Colin : Je ne vous attaque pas, ça me fait rire, j'adore les paradoxes et j'en ai plein. On en a plein.

Anémone : Ça n'est pas un paradoxe. Je dis : qu'est-ce que vous avez aux pieds ? Si c'est du cuir, c'est de la peau de bête. Alors dans ce cas quoi ? Ce sont les poils qui vous dérangent ? Si c'est du plastique, c'est du pétrole. C'est non renouvelable, c'est fossile, c'est encore pire.

Jérôme Colin : Ouais sauf qu'il y a une espèce de...

Anémone : C'est pas un animal en voie de disparition, c'est de l'élevage. C'est du vison d'élevage.

Jérôme Colin : Ouais. Non, mais on a tous des paradoxes.

Anémone : Ça n'a rien de paradoxal. On mange de la viande... je veux dire, si on fait tout un foin sur la fourrure... en quoi on les fait les chaussures ? En carton ? En bois ? En tissu ? En feutre alors, peut-être.

Jérôme Colin : Ça a le côté ostentatoire.

Anémone : Oui mais enfin, je veux dire, vous mangez de la viande ! C'est quoi tout à coup ? C'est parce que le vison c'est mignon ? Je ne comprends pas. On s'émue pour l'ours polaire, on s'en fiche des insectes, ça n'a aucune logique tout ça. Le vison, c'est ce qu'il y a de plus chaud et c'est renouvelable. Contrairement à la doudoune. Ça ce sont des produits pétroliers.

Jérôme Colin : Vous avez toujours été indémontable ?

Anémone : Comment ça indémontable ?

Jérôme Colin : Avoir réponse à tout.

Anémone : Je n'ai pas du tout réponse à tout, je suis hyper émotive et c'est très facile de me laisser coïte, il suffit de me crier dessus et je perds tous mes moyens. Maintenant si je suis au calme et que je peux raisonner, ben oui j'aime bien raisonner. J'ai l'esprit logique.

La ville contre la nature

Jérôme Colin : Vous avez grandi où ? A Paris ?

Anémone : Oui. Et j'étais bien malheureuse.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Anémone : Depuis que j'habite à la campagne, je renaiss. Je n'aime pas les grandes villes du tout. J'ai jamais aimé ça.

Jérôme Colin : Et vous avez vécu combien d'années à Paris ?

Anémone : J'y suis née et puis là, ça fait seulement 4 ans que j'habite la campagne. J'y ai été très malheureuse.

Jérôme Colin : Pourquoi ?

Anémone : Le bruit, ça pue, on ne voit pas le ciel... Il y a un monde fou. Moi, j'aime la nature.

Jérôme Colin : Est-ce qu'on arrive aussi à un moment dans une période de sa vie où on a envie de calme tout simplement ?

Anémone : Ah non, moi j'ai toujours aimé la nature. Mon enfance, elle est coupée en deux, il y a la partie Paris et école qui est grise et noire et triste, et la partie vacances et campagne qui est le paradis. J'aime pas les grandes villes, je suis heureuse dans la nature.

Jérôme Colin : Pourquoi vous avez mis autant de temps à partir alors ?

Anémone : Parce que j'étais coincée à cause du boulot.

Jérôme Colin : C'est une bonne excuse.

Anémone : Non, ce n'est pas une excuse, c'était comme ça.

Jérôme Colin : Quand on veut on peut.

Anémone : Non, il ne faut pas croire ça, parce qu'il y a les rendez-vous, les trucs, les machins, y a une pression, voilà.

Comment ne pas rester une star

Jérôme Colin : Vous avez été esclave de votre travail ?

Anémone : Oui, à une époque oui. Maintenant c'est... fin de carrière, c'est pénard, j'aime bien. Il ne faut pas croire, le cinéma c'est un boulot dur, c'est des grosses journées. C'est des journées minimum de 10 heures qui peuvent aller jusqu'à 15, 16 heures. J'aime dormir, j'ai besoin de dormir, je suis une grosse dormeuse.... *(elle enlève son manteau)* Avec le chauffage ça fait un peu trop chaud.

Jérôme Colin : Ah oui, vous avez été esclave de votre métier. C'est étonnant.

Anémone : C'est-à-dire il y a eu une partie star système, c'est pas drôle hein, parce que moi je voulais être artiste, et à partir du moment où on est connu, dans la comédie on devient marchande de films. Ça, ça ne me plaisait pas parce que si j'avais aimé le commerce, j'aurais fait une école de commerce. Et pas des études artistiques.

Jérôme Colin : On devient marchande de films quand on fait de la promotion mais on reste artiste quand même.

Anémone : Marchande de film. Non, ils viennent sur les tournages nous faire chier, on est dans ce truc-là, c'est très pénible, donc je me suis arrangée pour fracasser ma carrière parce que je voulais sortir de ce truc.

Jérôme Colin : Ça veut dire quoi fracasser sa carrière ?

Anémone : Je me suis arrangée pour ne plus être une star.

Jérôme Colin : Comment on fait ?

Anémone : On refuse un tas de trucs, on fout le camp à l'autre bout du monde, on ne se comporte pas comme on s'attend à ce que vous vous comportiez, on insulte un peu les gens au pouvoir et c'est vite fait.

Jérôme Colin : Vous l'avez fait consciemment ou vous l'avez fait inconsciemment ?

Anémone : Tout à fait consciemment.

Jérôme Colin : C'est vrai ? Vous vous êtes sabordée.

Anémone : Ah oui. Ça me faisait chier, je ne voulais pas être ça. Parce que je crois que pour tenir à ce genre de truc il faut en avoir bavé quand est jeune, mais comme moi je suis née dans un milieu plus que privilégié, du coup j'en avais rien à foutre des paillettes et de l'argent.

Jérôme Colin : Vous êtes née dans quel genre de famille ?

Anémone : C'était assez friqué. C'était la grande bourgeoisie parisienne friquée. A la fois intellectuelle et puis voilà, le ski, l'équitation, ce genre de chose. Aujourd'hui tout le monde va au ski mais à l'époque c'était un luxe. Le piano... Voilà quoi.

Jérôme Colin : Ne manquer de rien.

Anémone : Non. Les séjours en Angleterre, tout ça.

Pourquoi vous avez voulu devenir artiste ?

Anémone : J'ai toujours aimé ça. Aussi loin que remonte ma mémoire, j'ai toujours aimé ça, les déguisements, jouer la comédie... J'ai commencé à emmerder mes cousins, très jeune, à monter des spectacles, je ne sais pas, j'aimais ça, je suis née comme ça.

Jérôme Colin : Les parents, ils ont été d'accord ? Parce que si c'était un milieu...

Anémone : Ils ont tremblé en silence, je crois qu'ils étaient morts de trouille parce qu'évidemment... la voie des études, ça devait leur sembler plus sûr, mais comme c'était des démocrates, ils ont souffert en silence, ils m'ont laissé faire ce que je voulais.

Jérôme Colin : Ça veut dire quoi une éducation bourgeoise ?

Anémone : C'était quand même un milieu très cultivé, ce n'était pas la bourgeoisie bête et méchante. Ben, ça veut dire beaucoup de confort, de la place, une chambre à soi, des vacances très agréables, un confort formidable et en plus

la chance de grandir dans un milieu extrêmement cultivé. Ce qui veut dire des conversations très passionnantes à table, et voilà.

Jérôme Colin : Vous avez un très bon souvenir de votre enfance, alors.

Anémone : Oui sauf l'école.

Jérôme Colin : Ça, c'était terrible.

Anémone : Un cauchemar, j'ai haï l'école. Mais autrement oui bien sûr, c'était le paradis. Ce qui vous donne un optimisme à toute épreuve. Enfin je veux dire, quand on a été très heureux étant enfant, on a une espèce de légèreté, d'insouciance...

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Anémone : Oui.

Jérôme Colin : Moi j'ai été très heureux quand j'étais enfant, j'en suis absolument certain, mais j'ai pas d'insouciance.

Anémone : Ah bon ?

Jérôme Colin : Oui.

Anémone : Moi, j'étais non seulement heureuse mais gâtée.

Jérôme Colin : Moi aussi.

Anémone : Moi, je suis très insouciante.

Jérôme Colin : Vous n'angoissez pas ? Pour rien.

Anémone : Non, je ne suis pas du genre qui s'angoisse. Il y a peu de choses qui sont vraiment graves tout de même. Le père de ma fille, si par exemple on loupait le train, c'était un drame. Moi je trouvais que bon, ça va, c'est pas la peine de se mettre la rate au court bouillon parce qu'on a loupé le train. Ça c'est quelqu'un d'angoissé. Tout était terrible. Je trouvais ça fatigant.

Pourquoi vous n'avez pas aimé l'école ?

Anémone : Parce qu'on m'y interdisait d'y étudier ce qui m'intéressait, à savoir les arts, les langues, la littérature, et on m'obligeait à apprendre un tas de trucs qui ne m'intéressaient pas du tout comme le latin, les maths, physique chimie, tout ça, et qu'en plus je trouvais que c'était assez facho comme système.

Jérôme Colin : Ça veut dire ?

Anémone : Faites comme ci, faites comme ça, et si tout le monde faisait comme vous... Personne ne fait comme moi puisqu'on est tous différents. Lâchez-moi. Je détestais ce système.

Jérôme Colin : Mais quand on est enfant, on s'y plie normalement.

Anémone : Moi, j'ai pas envie de me plier, j'ai pas envie qu'on me fasse chier. Et je trouve que l'enseignement, ça devrait être le grand buffet des savoirs et que les enfants aillent choisir un peu ce qu'ils veulent apprendre. Parce qu'à part lire, écrire et compter, ensuite on devrait avoir le droit de choisir ce qu'on veut. C'est assez ridicule, ce système. C'est un système de formatage, en fin de compte. Maintenant, on vous formate pour faire des bons petits employés. C'est extraordinaire, on est arrivé à ce que les gens désirent avoir un emploi. C'est épouvantable. C'est un cauchemar, un emploi. Le travail, ça vient de tripalium, c'est un instrument de torture. Ce qui est intéressant, c'est une activité épanouissante. Alors non, il faut travailler, avoir un emploi. Pour produire quoi ?

Jérôme Colin : Mais il faut bouffer, madame.

Anémone : On pourrait bouffer autrement. On n'est pas obligé de produire de la poubelle pour bouffer de la merde.

Jérôme Colin : Mais on peut comprendre les gens qui ont besoin d'un emploi pour faire bouffer leurs enfants.

Anémone : Mais c'est parce que le système est comme ça. Mais les chasseurs cueilleurs, ils n'ont pas besoin d'un emploi pour manger sain, s'épanouir et bien s'amuser. On est dans un système de domination des uns par les autres.

La liberté et la politique

Jérôme Colin : Vous avez toujours été révoltée ?

Anémone : J'ai toujours été éprise de liberté, oui.

Jérôme Colin : Ça vient de quoi à votre avis ?

Anémone : Je pense que c'est mon tempérament. Je pense aussi que la famille de mon père était très comme ça. Mon arrière-grand-père était un grand pote de Léon Gambetta. Donc, c'est en fait une famille de gauche qui était un peu... voilà, oui c'était des gens de gauche.

Jérôme Colin : Donc, vous devez adorer votre actuel président.

Anémone : J'en raffole. C'est assez incroyable que les gens aient voté pour lui. J'avoue que ça me dépasse parce que pour moi, c'est un bonimenteur, c'est un vendeur de machines qui ne marchent pas sur les trottoirs des Galeries Lafayette, ça se voit à 15 kms.

Jérôme Colin : Mais on est dans une époque où...

Anémone : Puis, il ne sait même pas parler français. Il est d'une ignorance crasse, totalement incompetent, bête comme ses pieds. Je ne comprends pas qu'un type comme ça soit président.

Jérôme Colin : Est-ce que ce n'est pas un jugement facile ? Je ne suis pas pour lui mais... C'est vrai ? Vous ne comprenez pas ?

Anémone : Qu'un type comme ça soit président.

Jérôme Colin : Il a su se vendre.

Anémone : Il faudrait avoir au moins un minimum de culture, un minimum de compétences. C'est vraiment... c'est un petit voyou de très bas étage. Ça en dit long sur la société actuelle.

Jérôme Colin : Pourquoi vous dites : c'est un petit voyou de bas étage ?

Anémone : Parce que c'est marqué dessus.

Jérôme Colin : C'est un jugement hâtif !

Anémone : Pas du tout. Ça se voit à 15 kms.

Jérôme Colin : Vous pensez que c'est un sale type.

Anémone : Mais il le dit ! Il a déclaré qu'il faisait président – il s'exprime d'une manière très gracieuse – il faisait président pour le carnet d'adresses et après il allait faire de la tune dans le privé. Il le dit. Pour lui c'est normal.

J'ai le pouvoir de l'ouvrir !

Jérôme Colin : Vous comprenez la soif de pouvoir ?

Anémone : C'est-à-dire, c'est un truc qui vient du chimpanzé. Les gens assoiffés de pouvoir sont des gens qui sont restés très proches du chimpanzé, ils fonctionnent comme le mâle dominant, alpha troglodyte pour les intimes. Il faut lire les... Frans de Waal par exemple, « La politique du chimpanzé » c'est ça, c'est des gens qui fonctionnent pareil. Qui sont la proie de leurs instincts, qui sont... les animaux ils réagissent, ils sont engrammés, ils ont un programme génétique. Le comportement est complètement programmé. Un être humain, c'est quelqu'un qui s'élève au-dessus de ses instincts et qui les tient en bride, mais je crois que les hommes politiques, les hommes d'argent, tous les gens de pouvoir sont des gens qui sont la proie de leurs instincts et qui sont très proches du singe. Ce ne sont pas des êtres humains.

Jérôme Colin : Vous, vous avez eu du pouvoir à un moment, vous étiez une grande star.

Anémone : Oui, c'est pas exactement du pouvoir, on ne peut pas dire ça. J'ai eu le pouvoir de l'ouvrir, oui ! Ça, ça a contribué à casser la carrière aussi. A un moment donné, je me suis dit : allons-y, j'ai le micro, je vais en profiter pour parler d'autres choses.

Jérôme Colin : Qu'est-ce qui a cassé votre carrière vraiment ?

Anémone : Tout ça.

Jérôme Colin : Juste le fait de l'ouvrir ?

Anémone : Ça y a bien contribué, oui.

Jérôme Colin : C'est-à-dire si vous êtes connue, vous devez être un mouton.

Anémone : Vous avez intérêt à plaire aux puissants. Parce que contrairement à ce que vous imaginez, une actrice, même connue, n'a pas vraiment le pouvoir. Elle dépend des médias, des productions, d'un tas de chimpanzés justement. Et comme ils sont très cons, ils sont aussi très susceptibles. Parce que quelqu'un d'intelligent, quand ça vient d'en bas il rigole. Et donc, pour un oui ou pour un non on leur attaque leur petit ego bien fragile, et ça, ils ne

vous le pardonnent pas. Et comme j'avais envie de me casser, je pouvais y aller à fond les manettes, c'était assez jouissif.

Jérôme Colin : Donc le fait que vous n'ayez jamais eu besoin d'argent par exemple vous a complètement libérée.

Anémone : C'est sûr que si j'avais été pendue, oui avec rien, venant d'une famille comme ça très modeste, je n'aurais sûrement pas eu le courage de faire ça, parce que je ne suis pas héroïque. Courageuse mais pas téméraire comme on dit.

Jérôme Colin : Ça va, vous êtes modeste.

Anémone : J'ai pas de raison de ne pas l'être.

La bêtise, c'est fatigant

Jérôme Colin : Mais vous avez tout de même rêvé quand même de lumière, de gloire.

Anémone : Ecoutez, je vais vous dire, quand vous êtes actrice vous êtes condamnée à la notoriété parce que c'est la condition pour travailler dans de bonnes conditions. Ce n'est pas comme des écrivains ou des peintres, on n'a pas de postérité, c'est éphémère la comédie et donc naturellement que je rêvais d'être connue puisque... on ne peut pas vouloir être actrice sans vouloir être connue, mais très naïvement je m'étais imaginée que la gloire me permettrait de ne plus fréquenter que des génies. Et en réalité, la gloire m'a précipitée au milieu d'un tas de crétins. Et ça, ça m'a vraiment gonflée. J'ai toujours beaucoup lu et quand on lit, c'est une façon de fréquenter des gens remarquables. Et quand on a pris l'habitude de fréquenter des gens remarquables, la bêtise vous fatigue et je vous assure que le milieu du star système, c'est pas le gratin intellectuel.

Jérôme Colin : Pourquoi ils s'y complaisent tous alors ? Pourquoi aujourd'hui tout le monde veut être une star alors ?

Anémone : Parce qu'il y a une crétinisation générale. Je pense, avec la propagande publicitaire, la propagande médiatique, oui je crois qu'on a bien baissé le niveau, je crois que les gens sont très abrutis. D'ailleurs ils votent pour des gens comme Berlusconi, Bush ou Sarkozy. Ça prouve quand même une case en moins. – *Oui, vas-y, attaque* –

Jérôme Colin : Il a aboyé ?

Anémone : Y'a un truc qui a bougé quelque part et... Il est en mission lui. Mais d'ailleurs, c'est assez extraordinaire comme de plus en plus de gens ne savent plus parler français. Je vous assure que dans mon enfance, les paysans, les gens les plus populaires avaient un français magnifique. Alors, c'était patoisant ou je ne sais quoi, mais ils avaient une langue. Aujourd'hui c'est quoi ? C'est 4 onomatopées et 2 mots fourre-tout. Alors, est-ce que c'est parce que l'environnement est devenu si pauvre et monotone qu'il n'y a plus besoin de mots pour le décrire... Je me suis posé la question, je ne sais pas, mais en tout cas il y a un appauvrissement incroyable du langage.

Jérôme Colin : Vous êtes du genre « c'était mieux avant » quand même.

Anémone : Mais je vais vous dire, mes parents me disaient votre génération a vraiment de la chance, nous on a eu notre jeunesse pendant la guerre, et mon fils, mes enfants n'arrêtent de me dire : maman, qu'est-ce que tu as eu de la chance, c'était la belle époque de ton temps. Soyons objectifs, on est dans une période épouvantable.

Jérôme Colin : Vous pensez que vous avez vécu à la bonne période dans le siècle ?

Anémone : Non, parce que c'était déjà très décadent, et en réalité, quand on était écologiste dans les années 60, on avait conscience que cette société de consommation ne pouvait apporter que de l'horreur, et donc en fait moi j'ai toujours vécu très oppressée par ce système, et depuis la crise, je commence à respirer, enfin. Oui, enfin, ça pète. Enfin, ça pète. Toute cette consommation triomphante, moi j'ai vécu ça comme une incarcération.

Jérôme Colin : C'est très marrant parce que normalement quand on grandit dans un milieu très bourgeois comme vous, très friqué comme vous dites, c'est la normalité l'abondance.

Anémone : Mais c'était pas du tout, c'était la richesse, ce n'était pas la consommation. C'est très différent la consommation, c'est une sorte de misère. Par exemple, l'été on n'avait pas de jouet, on jouait avec la nature, on s'amusait comme des fous, il y avait tellement de papillons alors on faisait des collections de papillons, c'était une nature très riche, il y avait des bêtes partout, c'était très beau, donc on n'avait pas des jouets en plastique, non.

La période hippie

Jérôme Colin : Et quand est-ce que vous devenez, vraiment être actrice, de dire à vos parents...



Anémone : Mais je suis née comme ça.

Jérôme Colin : Oui mais quand est-ce que vous dites à vos parents, les études je ne vais pas les faire, je vais faire actrice.

Anémone : Je n'ai jamais osé leur dire. C'est-à-dire que j'ai commencé à prendre de cours de comédie à 15 ans, et puis, au moment de rentrer à la Fac, après le Bac, je me suis cassée aux Baléares avec des hippies et je leur ai envoyé une lettre en leur disant que je ne rentrais pas pour l'université.

Jérôme Colin : Ils ont dû être enchantés.

Anémone : Alors, je suis rentrée en octobre en me disant c'est bon, mais comme c'était 68, la rentrée universitaire avait été retardée, donc ils m'ont inscrite quand même, si on m'avait demandé mon avis, j'aurais fait de l'ethnologie, si on m'avait obligée à étudier. On ne m'a pas demandé mon avis, on m'a mise en Lettres et autant j'aime lire, autant les études de Lettres, c'était d'une sottise... Donc, je me suis cassée à New York avec les hippies. Là, ils ont laissé tomber quand même.

Jérôme Colin : Donc, Bahamas et New York avec les hippies. A quel âge ça ?

Anémone : 17.

Jérôme Colin : C'est précoce, hein.

Anémone : Oui.

Jérôme Colin : Qu'est-ce qui vous attirait chez les hippies ?

Anémone : La liberté. L'envie de péter le système, l'envie de... à bas la société de consommation. Et puis, déjà l'écologie parce qu'ils étaient écolos.

Jérôme Colin : Et l'amour ? Quand même parce que c'était une des grandes...

Anémone : Ah oui on se libérait sexuellement à plein temps, ça je peux vous dire que...

Jérôme Colin : On se libérait sexuellement à plein temps.

Anémone : Oui, ça c'était un des grands trucs.

Jérôme Colin : C'était important ? Cette libération sexuelle. Parce que pour ma génération par exemple, elle a une espèce d'évidence mais...

Anémone : Oui, bien sûr. C'était surtout très agréable, ça me plaisait, tout ça, oui.

Jérôme Colin : Vous collectionniez les amants.

Anémone : Ben oui. C'était pas un esprit de collection mais c'était... c'est-à-dire, il n'y a pas de mal à se faire du bien.

Jérôme Colin : Ah non.

Anémone : C'était ça l'idée générale.

Jérôme Colin : Vos parents étaient inquiets ? De voir leur fille partir aux Bahamas et à New York, fumer des pétards avec les hippies...

Anémone : Oui, je suppose, mais bon, comme en même temps, ils étaient en train de divorcer, je pense qu'ils s'occupaient de leur côté.

Jérôme Colin : Cette liberté, vous l'avez trouvée parce que visiblement vous cherchiez cette liberté. Dans le théâtre, avec les hippies, est-ce que vous l'avez trouvée ? Parce que la chercher, c'est bien...

Anémone : Mais je vous dis, c'est pour ça que je commence à respirer depuis que le système commence à se casser la gueule. J'ai vécu très opprimée dans cette société d'hyper productifs.

Jérôme Colin : Vous avez été une femme malheureuse ?

Anémone : Non pas malheureuse, opprimée. L'hyper productivisme, c'est quelque chose qui me brimait, comme un fascisme, vous comprenez ce que je veux dire ? On peut être très heureux individuellement, et puis vivre dans une société oppressante et c'est pour ça que je suis totalement folle de bonheur depuis que la finance se prend les pieds dans le tapis.

Le premier film

Jérôme Colin : Et donc, vous revenez de New York, un jour.

Anémone : Je ne suis pas restée très longtemps. Là, cet épisode-là, j'ai dû rester, je ne sais pas, un mois. Après, on est parti aux Bahamas, c'était rigolo.



Jérôme Colin : Et puis, alors quoi ? Quand est-ce que vous faites votre premier film ? Comment ça se passe ?

Anémone : C'était à cette époque-là. Avec Philippe Garrel, c'était le cinéma underground – c'est magnifique, les tuiles sont mécaniques sinon – C'était Philippe Garrel, c'était le cinéma underground, on rêvait de la caméra stylo, qui existe aujourd'hui, mais à l'époque c'était la Beaulieu 16 qu'on gonflait en 35.

Jérôme Colin : Et le film s'appelle ?

Anémone : « Anémone ».

Jérôme Colin : Et c'est là que vous prenez votre nom.

Anémone : Non, je m'appelais déjà comme ça.

Jérôme Colin : Vous vous appeliez déjà comme ça.

Anémone : Oui.

Jérôme Colin : Et le film est titré comme ça pour vous.

Anémone : Oui.

Jérôme Colin : D'accord.

Anémone : Non, j'ai pris le pseudonyme à 13 ans.

Jérôme Colin : C'est quoi Anémone en fait ? Excusez-moi mais...

Anémone : Mon vrai prénom, c'est Anne, et puis comme je ne voulais pas de nom de famille, et puis c'est une tradition en France, Arletty, Raimu, longtemps autre fois les acteurs n'avaient qu'un seul nom, j'ai cherché un truc qui fasse un seul nom parce que je voulais être actrice, alors je cherchais autour de Anne, en hommage à Sarah Bernard, j'avais pensé à Sarhanne, puis je trouvais que c'était un peu pompeux, puis Anémone, voilà. C'était rigolo.

Jérôme Colin : Et puis là, vous tournez votre premier film et vous savez que c'est ça que vous voulez faire toute votre vie.

Une vocation

Anémone : J'ai toujours fait ça, depuis que je suis enfant. Dès que j'ai 5 minutes, je fabrique des... je me déguise et je joue des trucs, je joue devant ma glace s'il n'y a pas moyen de jouer autrement, je fais ça depuis tout le temps, je suis... j'ai toujours voulu être actrice. Ma nounou me racontait que j'avais 18 mois, je lui arrachais la robe qu'elle était en train de repasser, je la mettais devant moi et je tournais en faisant le singe, elle disait : madame, madame, venez voir, celle-ci elle finira sur les planches. Je suis née comme ça. Et comme j'ai eu la chance d'être dans une famille où on avait le choix, c'était des gens très démocrates, donc on nous poussait à faire ce qui nous plaisait donc c'est comme ça que j'ai pu faire ce qui est ma vocation. Mon frère, on lui a mis la barbotteuse dans l'herbe, il a fait : ah les bêtes, aujourd'hui, il est microbiologiste des sols. Ma sœur, elle voulait tout le temps se faire offrir des trousseaux d'infirmière à Noël, elle a été infirmière, pas médecin. Tout le monde était très choqué parce qu'il y avait des grands patrons dans notre famille, donc infirmière, mon Dieu, non, elle voulait être infirmière, pas médecin, parce qu'elle voulait être au contact du malade. Mais moi je pense que si l'école était le grand buffet des savoirs, et bien les enfants naturellement se dirigeraient vers... c'est la philosophie des collèges anglais qui malheureusement sont hors de prix et réservés aux riches, ça c'est l'aspect négatif du truc, mais les Anglais disent : chaque enfant est bon à quelque chose, notre travail à nous les professeurs c'est de trouver à quoi.

Jérôme Colin : C'est magnifique, sur le papier.

Anémone : Ça devrait être ça l'éducation. C'est-à-dire permettre à nos enfants...

Jérôme Colin : Vous avez réussi à faire ça avec vos enfants ?

Anémone : Permettre à l'enfant... moi, mes enfants, malheureusement, j'étais tout le temps sur les routes avec mes enfants dans les bagages, qui suivaient vaille que vaille, j'ai pas été une mère terrible de ce point de vue, mais... c'était une vie beaucoup trop nomade.

Jérôme Colin : On peut avoir une vie nomade et être une très bonne mère.

Anémone : Oui, mais je veux dire que pour l'éducation, une bonne éducation il faut quand même une certaine stabilité.

Mes enfants

Jérôme Colin : C'est marrant, comment quelqu'un qui est tellement épris de liberté a voulu faire des enfants.

Anémone : Non, je ne voulais pas, c'est la société qui me les a faits. C'est-à-dire...

Jérôme Colin : Ah c'est elle.

Anémone : C'est mon inconscient qui me les a collés.

Jérôme Colin : C'est-à-dire ?

Anémone : Ben, c'est-à-dire que pour les femmes de ma génération, il y avait une énorme pression, si vous n'étiez pas mère, vous n'étiez pas une vraie femme. Je tenais à être une vraie femme, c'est comme ça que je me suis retrouvée avec des enfants. Sinon, non, je ne voulais pas d'enfants. Bon, une fois qu'ils sont là, on les aime, on est piégé, c'est fini.

Jérôme Colin : On est piégé, c'est ça que vous avez dit ?

Anémone : Ben oui. Enfin non, c'est sûr, je n'étais pas...

Jérôme Colin : Ce n'était pas en vous.

Anémone : Non, ce n'était pas mon rêve du tout.

Jérôme Colin : Comment on explique ça à ses enfants ?

Anémone : Eh bien on explique qu'il n'y a pas besoin de désirer pour aimer.

Jérôme Colin : Bien sûr.

Anémone : De toute façon, ils le savent bien que je les aime, il n'y a rien à expliquer.

Jérôme Colin : Mais ça a enrichi votre vie ? A posteriori.

Anémone : Ah non, ça m'a ruinée.

Jérôme Colin : De quoi ?

Anémone : Les enfants m'ont ruiné mon existence. Mais...

Jérôme Colin : C'est-à-dire ?

Anémone : C'est-à-dire que sans enfants j'aurais fait beaucoup plus, bien d'autres choses, et ça m'a empêchée de vivre, mais bon...

Jérôme Colin : Ah oui.

Anémone : Ben oui. Mais ils passaient avant, avant ce que j'avais envie de faire. Donc, ça m'a ruiné la vie mais bon, c'est la vie, c'est comme ça, chacun sa merde.

Jérôme Colin : Ah dites donc, ce n'est pas à la mode de dire ça.

Anémone : Je m'en fiche. Ben oui, je sais, il y a un rebond de la natalité en France, ça, c'est le plus sûr indice que le pays s'appauvrit. Quand un pays riche recommence à faire des gosses, c'est qu'il s'appauvrit. Le plus fort taux de natalité de la planète, c'est la Bande de Gaza. C'est une histoire d'instinct de vie qui fait que, quand on arrive vraiment dans l'horreur, on se met à faire des gosses. C'est un truc de pauvre de faire des gosses. C'est vrai.

Jérôme Colin : C'est un truc de pauvre de faire des gosses.

Anémone : Oui.

Jérôme Colin : Mais vous avez aimé ça, la maternité ?

Anémone : Non, j'ai aimé ces petits machins tous mignons qu'on a envie de bouffer, de croquer, qui vous disent des choses tellement drôles, j'ai aimé ces petits êtres, je n'ai pas aimé la maternité, et surtout plus le boulot qui va avec.

Jérôme Colin : Surtout le ?

Anémone : Le boulot qui va avec. C'est un sacré boulot d'élever des gosses. Un boulot qui me déplaisait.

Jérôme Colin : Dites donc, je vous trouve vachement courageuse. Je suis scié ! Je vous trouve vachement courageuse de...

Anémone : Quoi donc ?

Jérôme Colin : Parce que ce n'est pas à la mode de dire : moi mes enfants, c'est bien évidemment une immense joie, parce que je les aime et qu'on découvre un amour filial, mais en même temps c'est un poids. C'est courageux. Pas beaucoup de gens osent dire ça aujourd'hui. Alors que c'est vrai que c'est du boulot, bien évidemment.

Anémone : C'est monstrueux. Quand ils sont petits, on ne peut même pas aller pisser, quand ils ont l'âge des prises de courant. Après, il y a l'âge du non. C'est du matin au soir.

Jérôme Colin : C'est pas vous qui allez vous plaindre, vous avez dit non toute votre vie.

Anémone : C'est pas vrai, je n'ai pas dit non à tout. Pas du tout. J'ai dit non à ce qui m'emmerdait mais il y a beaucoup de choses que j'aime, auxquelles je dis volontiers oui.

Anémone : C'est joli toutes ces petites maisons.

Jérôme Colin : C'est beau, hein.

Anémone : Ah oui. Alors ça, c'est du cheval de...

Jérôme Colin : ???

Anémone : Comment ils s'appellent ceux-là ? Vous le savez ?

Jérôme Colin : C'est des chevaux de trait.

Anémone : Oui, ça j'avais remarqué, merci.

Jérôme Colin : Mais je ne sais pas.

Une autre carrière

Jérôme Colin : Vous disiez, j'aurais fait plein d'autres choses. Vous auriez fait quoi ? Sans enfant. Qu'est-ce que vous auriez fait de plus ?

Anémone : Je pense que j'aurais fait de la mise en scène, j'aurais fait... je me serais consacrée plus à ce métier.

J'aurais eu le temps de gérer autrement.

Jérôme Colin : Vous pensez que vous n'avez pas eu la carrière que vous deviez avoir ?

Anémone : Ben non, parce que les journées n'ont que 24 heures et que, quand vous avez deux gosses sur les bras, malheureusement, il en reste beaucoup moins pour s'occuper, par exemple, il y a tout un truc de gestion de l'image et moi j'étais tout à fait consciente de ça, mais j'ai laissé tomber parce que je ne pouvais pas à la fois être actrice, mère de famille et gérer l'image. Donc, je me suis dit : il faut que je laisse tomber au moins un des trois trucs. Je ne peux pas laisser tomber les enfants, actrice quand même j'aime ça, donc j'ai laissé tomber l'image. C'est pour ça qu'après, j'ai sabordé la partie star system parce que de toute façon aussi je ne pouvais pas la gérer, donc j'ai préféré foutre le camp. J'ai préféré foutre le camp que de me faire bouffer par les parasites que ça attire. Parce que tout ce qui brille attire des tas de parasites.

Jérôme Colin : Si vous aviez eu du temps, c'était quand même votre monde.

Anémone : Si j'avais eu du temps, j'aurais pu gérer le parasitisme. Mais comme je n'avais pas le temps, je me faisais bouffer par les parasites. Donc, c'est pour ça que je me suis barrée, pour leur échapper. Parce que je n'avais pas le temps de me battre contre eux.

Le premier film populaire

Jérôme Colin : Votre premier grand film c'est quoi ? Premier film populaire, enfin je veux dire où on vous découvre.

Anémone : Qui a eu du succès en somme.

Jérôme Colin : Oui.

Anémone : C'est « Le père Noël ».

Jérôme Colin : C'est « Le père Noël » ?

Anémone : Oui. Ah non, c'était avant. C'était, je crois, « Viens chez moi j'habite chez une copine ».

Jérôme Colin : « Viens chez moi j'habite chez une copine » c'était en 1981.

Anémone : Voilà.

Jérôme Colin : C'est vrai, vous étiez dans ce film. Super.

Anémone : Et « La course du rat » aussi. « La course du rat » qui s'est appelé... avec Clavier, un film de Gérard Lauzier, qui avait bien marché, il y avait Nathalie Baye, comment ça s'est appelé ? « La course du rat », c'était le nom de la BD, et le film s'appelait, je ne me souviens plus. J'ai fait un film qui est passé complètement inaperçu, mais dont je suis assez fière, qui est un des 3 films de William Klein, le photographe, qui s'appelle « Le couple témoin », mais enfin qui est resté très confidentiel, art et essai, comme le film de Garrel.

Jérôme Colin : Et comment vous vous retrouvez dans « Le père Noël est une ordure » ? Le film des... la comédie de la moitié de siècle.

Anémone : Parce que j'étais au Café-théâtre avec toute la bande. Alors il y avait le Splendid, et puis il y avait la Veuve Pichard où il y avait Martin Lamotte, Roland Giraud, Gérard Lanvin. Après, y'a Renaud qui est passé à la Veuve Pichard. Et donc après, comme Josiane n'a pas voulu jouer dans « Le père Noël », j'ai repris son rôle. Mais enfin bon, c'était la même bande, on était tous les soirs tous chez Coluche, c'était très sympa.

Jérôme Colin : C'était l'époque où tout le monde se retrouvait le soir chez Coluche, en dessous.

Anémone : Oui à Montsouris. Oui, il nous nourrissait, il était d'une générosité incroyable. Tous les soirs, il y avait table ouverte chez Coluche.

Jérôme Colin : Et vous avez passé...

Anémone : Vous imaginez bien que c'était quand même exceptionnellement génial. J'ai passé 7, 8 ans de ma vie à ne faire que rigoler.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Anémone : Oui.

Jérôme Colin : Ça, ça garde en bonne santé.

Anémone : Que ça. Oui.

Jérôme Colin : C'était décadent, un peu.

Anémone : Non, la rigolade, c'est pas décadent.

Jérôme Colin : Non, chez Coluche, non ?

Anémone : Pourquoi ?

Jérôme Colin : C'était pas un peu décadent ?

Anémone : Pas du tout.

Jérôme Colin : C'était pas un peu, ben ils étaient là non, Choron, et tout ça...

Anémone : C'était avant. A l'époque, Coluche ne fumait pas, il ne buvait pas, rien du tout. C'est bien après. Ça a commencé à déconner parce qu'après il a pris de l'héroïne, tout ça, mais ça c'était après l'histoire de la présidence de la république.

Jérôme Colin : Ok.

Propulsée vedette

Jérôme Colin : Et « Le père Noël est une ordure », c'est un bon souvenir pour vous ?

Anémone : Oh ben oui, évidemment.

Jérôme Colin : Parce qu'en même temps, c'est ce qui va vous propulser dans ce que vous allez détester.

Anémone : Ah, il n'y a pas eu que ça. C'est-à-dire que cette année-là, j'ai tourné « Le père Noël », après j'ai tourné « Pour 100 briques t'as plus rien maintenant », ensuite j'ai tourné « Le quart d'heure américain », et après j'ai joué « L'éducation de Rita », et les 4 trucs ont fait un succès. « L'éducation », c'était même un triomphe.

Jérôme Colin : Au théâtre.

Anémone : Oui, au théâtre. Et donc, en une année, je me suis trouvée, oui, vraiment propulsée. Propulsée vedette.

Jérôme Colin : Et au début, ça vous plaît ?

Anémone : Ben au début, moi je vous le dis, je m'attendais à rencontrer des génies, donc j'étais assez contente, j'attendais de rencontrer des génies.

Jérôme Colin : Et puis, vous avez rencontré Christian Clavier.

Anémone : Non, Clavier, je le connaissais avant. Mais après je me suis retrouvée dans le cirque médiatique, ça m'a assez rapidement gonflée.

Jérôme Colin : Puis, il y a « Péril en la demeure » que vous avez fait.

Anémone : C'est plus tard, ça.

Jérôme Colin : Vous avez été nominée aux Césars pour « Péril en la demeure », non ?

Anémone : Oui, second rôle. – Oh comme c'est joli ici !

Jérôme Colin : C'est beau hein.

Anémone : C'est ravissant. J'ai vu qu'il y avait une belle église là derrière.

Jérôme Colin : Et ça c'est le Château de Beloeil.

Anémone : Ah oui.

Jérôme Colin : La rue du Château. Vous voulez aller voir ? Le Château de Beloeil.
Anémone : J'ai vu qu'il y avait une belle église aussi derrière, oui on la voit là.
Jérôme Colin : C'est un bel endroit le Château de Beloeil.
Anémone : C'est splendide. C'est du beau XVIIIème.
Jérôme Colin : Vous voulez aller vous promener dans la cour ? On peut même y aller en voiture je pense.
Anémone : Je vais aller améliorer ma toux avec une petite cigarette.

Princes et princesses

Jérôme Colin : Les princes et les princesses, c'est votre truc alors.
Anémone : Ah oui j'adore. J'adore ça.
Jérôme Colin : J'aurais pas cru ça de vous.
Anémone : Je ne voudrais pas remettre nos gros Orléans sur le trône, ça non. Ça me fait rêver comme ça, sur papier glacé.
Jérôme Colin : Et vous lisez Point de Vue et Images du monde.
Anémone : Point de Vue et Images du monde, et je vous dis, Royal, ce genre de truc. Ça me fait rire aussi, il y a une dimension comique quand même dans le machin.
Jérôme Colin : Vous habitiez dans un château quand vous étiez petite ?
Anémone : Non, ma grand-mère avait un joli hôtel particulier à Paris, un petit Châtillon comme dit mon fils, c'est le mot qui convient, pas loin de Paris. J'aimais bien.
Jérôme Colin : Ah ben oui. Quand on est petite fille, on se croit princesse alors.
Anémone : Enfin, le Châtillon c'était assez rustique. Non ce qui était un peu luxueux c'était l'hôtel particulier, parce qu'elle était très férue de XVIIIème, il y avait des très jolies choses. Et moi, j'aimais ça. Ma sœur s'en foutait complètement. Elle, c'était les chevaux. Moi les chevaux, j'aime pas trop. J'en ai fait un peu parce que les princesses, à cheval, ça fait bien, mais c'était vraiment pour avoir l'air princesse. Sinon l'équitation...
Jérôme Colin : Vous avez fait de l'équitation mais en robe longue.
Anémone : Oui, c'était un peu pour... ce n'était pas l'équitation qui me plaisait.
Jérôme Colin : Et voilà, le Château de Beloeil.
Anémone : Il est magnifique. Mais ça, ça ne devait pas faire partie des dépendances.
Jérôme Colin : Je ne sais pas exactement.
Anémone : En général, avec des châteaux pareils, il y avait un petit kilométrage de domaine autour.
Jérôme Colin : Oui, hein.
Anémone : Oui.
Jérôme Colin : Voilà Beloeil.
Anémone : Tout le village est charmant.

Les Césars, ça m'intéresse moins que l'amour du public

Jérôme Colin : Et on était dans votre carrière tout à l'heure, « Viens chez moi j'habite chez une copine », « Le père Noël est une ordure »,... Et puis il y a « Péril en la demeure », et là vous êtes nommée aux Césars.
Anémone : Oui.
Jérôme Colin : Vous êtes fière de cette nomination ?
Anémone : Non parce que je trouve ça un peu ridicule, vous voyez, moi c'est comme si on me proposait la Légion d'Honneur, vu les gens qui l'ont, j'aurais honte. Je me dirais : mais mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait de mal pour mériter... pour moi, c'est un sceau d'infamie. C'est bizarre, je ne prends pas ça comme un sceau d'infamie, mais je trouve ça ridicule cette distribution des prix, c'est totalement infantile.
Jérôme Colin : Parce que je me souviens très bien qu'en 1986, vous faites « Le grand chemin » avec Richard Bohringer, ma maman pleure toutes les larmes de son corps, vous avez le César de la meilleure actrice, c'est ça ?
Anémone : Oui.

Jérôme Colin : Et si je me souviens bien, vous dites un truc du genre : j'espère que l'an prochain vous ne m'importunerez plus avec de pareilles sottises. Ce genre de truc.

Anémone : J'ai dit ça ?

Jérôme Colin : Vous n'avez pas dit ça ?

Anémone : Si je l'ai dit, je n'en ai aucun souvenir. C'est pas trop mon style quand même.

Jérôme Colin : Donc quoi, vous allez le chercher ce César quand même ? Pour « Le grand chemin ». Vous êtes fière.

Anémone : Je ne suis pas fière. Je m'étais dit que c'était un cadeau publicitaire et que j'allais en faire profiter un bijoutier qui maintenant est devenu sculpteur et à qui je trouvais du talent, et puis quelques copains, la dame qui m'avait fait les costumes, enfin, voilà, je m'étais dit : c'est un cadeau publicitaire à 500.000, je vais m'en servir mais pour autre chose.

Jérôme Colin : Donc vous êtes allée chercher votre César, vous avez fait de la pub.

Anémone : L'objet, je l'ai oublié. Oui, j'ai vendu...

Jérôme Colin : Quoi, vous ne l'avez pas pris ?

Anémone : Je l'ai oublié. J'ai oublié le machin.

Jérôme Colin : C'est ce qu'on appelle un acte manqué.

Anémone : C'est ce qu'on appelle surtout un truc qui ne vous intéresse pas beaucoup.

Jérôme Colin : C'est marrant, parce que la reconnaissance, c'est quelque chose qui peut paraître important.

Anémone : Je ne prends pas ça comme une reconnaissance, je prends ça comme une idiotie. Non, la reconnaissance, c'est le public quand dans la rue, ou qui vous applaudit, ça, ça fait plaisir.

Jérôme Colin : Par contre, la célébrité populaire vous a plu ? Le fait que dans la rue, justement...

Anémone : Que les gens vous aiment, ça c'est formidable.

Jérôme Colin : Ça, ça vous a plu.

Anémone : Oui parce que c'est de l'amour, ils vous donnent de l'amour. Tout s'aplanit. On vous reconnaît et tout devient facile, c'est formidable. On vous aime bien, on vous le dit, ça vous met du baume au cœur, c'est bien.

Jérôme Colin : « Le grand chemin », c'est un bon souvenir professionnel ?

Anémone : Très mauvais souvenir parce que le metteur en scène a beaucoup de mal dans ses relations avec les femmes et donc ce n'était pas très agréable, mais c'était surtout le producteur que je ne pouvais pas saquer. Et voilà.

Richard Bohringer et André Dussollier

Jérôme Colin : Ce qu'il y a de très beau dans le film que vous venez présenter ici au Festival du Film d'amour, c'est que vous retrouvez Richard Bohringer.

Anémone : Oui, c'est un acteur formidable, Richard. Les deux acteurs avec qui j'ai le plus de plaisir à jouer, c'est Richard et Dussollier. Pour des raisons diamétralement opposées, parce que Dussollier a une grande intelligence du texte, donc je me régale avec lui, et Bohringer c'est le contraire, c'est du pur instinct, c'est une vraie grosse nature.

Jérôme Colin : Avec Dussollier, vous avez joué dans quoi ?

Anémone : Dans « Couple témoin » de William Klein, et dans un autre de lui qui s'appelait « Les petits bonheurs ».

Jérôme Colin : Et avec Bohringer, ces deux ci.

Anémone : Avec Bohringer, ces deux là.

Jérôme Colin : « Le grand chemin » et « Les amours secrètes ».

Les modèles d'actrices et d'acteurs

Jérôme Colin : Vous aviez des modèles quand vous avez commencé ce métier ?

Anémone : Des actrices que j'admirais plus que d'autres ? Oui, bien sûr. J'avais une grande admiration pour Bette Davis, et puis j'aimais bien Arletty et puis d'autres, si je cherche un peu... Des hommes aussi. J'aimais beaucoup Raimu évidemment, et l'autre, c'était formidable, le vieux, Michel Simon. Mon idole absolue. J'ai eu la chance d'ailleurs de passer 10 jours, j'étais toute jeune, j'avais une réplique, enfin bon j'avais 10 jours de tournage parce que je faisais beaucoup de figuration, c'était une scène très longue, et j'ai passé 10 jours assise entre les jambes de Michel Simon, j'avais 19 ans, et lui c'était son dernier film, il s'appelait « La maison », il en avait 86, et il faisait des blagues,

il a décidé un jour de me faire une blague, pour me faire rire, moi toute seule puisque personne n'était au courant, on devait le monter, une espèce de chaise à porteurs, dans un escalier, et il m'a dit : tiens, regarde bien, je vais me casser la gueule, ils vont tous flipper. Il ne disait pas flipper, il employait d'autres mots, et c'était pour me faire rire moi puisque personne ne savait. Il l'a fait.

Jérôme Colin : Mais non ! A 86 ans. C'est dingue.

Anémone : Oui. Pour faire rigoler la gamine.

Jérôme Colin : C'est bien.

Anémone : Oui, moi j'étais heureuse, aux pieds de mon idole.

Jérôme Colin : Ça a été important ça pour vous de côtoyer Coluche, Michel Simon, d'autres ? De toucher...

Anémone : Oui, moi j'ai été impressionnée, un jour j'ai rencontré Charles Trenet à une émission de télé. Oui, quand je me retrouvais face à des monstres sacrés comme ça, bien sûr, j'étais impressionnée.

Jérôme Colin : Quelles rencontres vous ont profondément impressionnée ?

Anémone : Voilà, oui, Michel Simon... Coluche, je ne peux pas dire impressionnée, c'est différent, c'était un copain très proche, c'était formidable de le côtoyer mais ce n'était pas une rencontre. Alors, se trouver face à... Astor Piazzola, ça m'a... J'étais... Il y a deux personnes dans ma vie à qui j'ai demandé un autographe, c'est à Astor Piazzola que j'étais allée voir en concert, je suis allée lui demander un autographe dans sa loge, et Marcelo Mastroianni que j'ai croisé un jour dans la rue à Paris. Mais après... Si par exemple j'admire beaucoup Jean-Pierre Marielle, un acteur extraordinaire. Annie Girardot. Jeanne Moreau. Dans les jeunes, j'aime bien Sylvie Testud, Ludivine Sagnier. J'aime beaucoup Cécile De France. Je la trouve formidable. Enfin bon... Oui, c'est sûr, quand on se trouve face à un grand aîné que vous admirez terriblement, oui ça impressionne, évidemment. Mais cela dit, j'ai le même truc avec René Passet. René Passet c'est un économiste et le jour où je me suis trouvée en face de lui, je l'admire beaucoup, j'aime beaucoup ce qu'il fait, et le jour où je me suis trouvée en face de lui, j'étais vachement émue.

La passion de l'économie

Jérôme Colin : L'économie vous passionne.

Anémone : J'adore ça, oui.

Jérôme Colin : Pourtant, c'est pas une branche sexy.

Anémone : Ça dépend comment on la prend. C'est de la logique, et moi j'adore la logique. Attendez, ça dépend, entendons-nous, je ne sais pas ce qu'on a comme imbéciles...

Jérôme Colin : Alors, qu'est-ce qui vous passionne dans l'économie, expliquez-moi, passionnez-moi.

Anémone : C'est l'art de gérer la maison. C'est une science ménagère. Donc, prenez l'environnement, qu'est-ce que la richesse ? C'est la nature. Vous regardez partout où vous voulez, notre unique source de richesse c'est la nature dont l'homme est issu et partie. Donc, si vous traiter bien la nature et les hommes, vous vous enrichissez. Si vous les traitez mal, vous courez à la ruine. Et donc, je voyais le monde courir à sa ruine et je me disais : mais comment justifie-t-il ça, il doit y avoir quelque chose qui m'échappe puisqu'eux ils ont fait plein d'études et pas moi. Et c'est comme ça que je me suis intéressée à l'économie. Je me suis dit : ben, voyons voir comment prétendent-ils faire marcher un système pareil. Pour moi, ça ne pouvait que se casser la gueule. Et ça se casse la gueule. C'est tout. C'est extraordinaire, l'an dernier à la télé on avait tout un tas de... justement ça a été la fête aux économistes, et tous les crétins qu'on invitait sur les plateaux, c'était : ah mais personne n'aurait pu voir venir cette crise ! Mais comment ? Ça fait 30 ans que les écologistes la prévoient et ça fait 15 ans que les bons économistes la prévoient. Moi je le savais qu'on y allait à la crise. Parce que j'avais lu les bons auteurs. Mais tous ces imbéciles glapissaient qu'on ne pouvait pas prévoir. Bien sûr que oui qu'on pouvait prévoir. Eux n'ont pas su prévoir. Malheureusement ce sont eux qui font la pluie et le beau temps, c'est les Chicago Boys. Barack Obama, il a pris Larry Summers.

Jérôme Colin : Il quoi ?

Anémone : L'économiste en chef de la Maison Blanche, c'est Larry Summers, qui est un crétin de chez crétin. Alors qu'ils ont Roubini, Stiglitz, le fils Galbraith... enfin ils en ont des bons là-bas, ben non il est allé chercher les vieilles lunes.

Jérôme Colin : Pourquoi ?

Anémone : Parce que c'est un terrorisme intellectuel, c'est une pensée magique et puis je pense qu'ils ont les moyens de se foutre des états aujourd'hui, les rois de la finance. Non mais les gars ils se sont mis en tête de mettre la vie en équation. Or la vie, c'est interactif. A partir du moment où c'est interactif, c'est imprévisible, donc on ne peut pas mettre ça en équation. Eh bien ça ne fait rien. Ils pensent que l'argent crée la richesse, des trucs comme ça, alors que l'argent n'existe pas, donc ça ne peut pas créer de richesse. Vous pouvez mettre des milliards au coffre, l'année d'après, c'est rien du tout. La richesse, c'est la nature et l'homme, l'homme faisant partie de la nature.

Jérôme Colin : Mais ce qui crée de la richesse vite et sans effort, c'est l'argent.

Anémone : Non, c'est pas créer de la richesse, ça s'appelle piller-détrousser. Piller et détrousser. Ça ne s'appelle pas créer de la richesse. Ça s'appelle... je veux dire, on saccage la richesse et on se bourre de pognon parce qu'on a mis au point un système qui fait qu'on peut se bourrer de pognon. On a décidé que le pognon achetait la richesse, voilà, mais c'est une convention. Mais dans la réalité on ne s'enrichit pas du tout, on s'appauvrit tous les jours.

Le bonheur

Jérôme Colin : Vous avez été une femme heureuse ?

Anémone : Oui.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Anémone : J'ai eu des mauvais moments, mais...

Jérôme Colin : Bien sûr, mais quand vous regardez votre vie, vous vous dites : c'était bien, jusqu'ici.

Anémone : Je pense d'ailleurs que le bonheur, c'est ce qui permet de sortir grandi, renforcé, des épreuves. Parce que je veux dire, même si on a une vie très heureuse, c'est jamais exempt d'épreuves, c'est la vie même qui est comme ça, mais je pense que, quand on est heureux, on surmonte les épreuves, et elles vous abattent justement quand on n'est pas heureux. C'est une grande force, le bonheur.

Jérôme Colin : Vous savez mettre le doigt sur la plus belle période de votre vie ? Dire : c'était là.

Anémone : Il y en a eu plein. Je dirais que j'ai eu une vie heureuse entrecoupée de périodes malheureuses mais j'ai globalement été plus heureuse que malheureuse. Les malheurs, c'est vraiment des petites taches noires dans ma vie.

Jérôme Colin : Et vous remerciez qui pour ça ?

Anémone : Beaucoup ma famille parce que je pense que c'est cette enfance heureuse qui m'a donné aussi cette force. En tout cas, pas l'école hein !

Jérôme Colin : Ça, on l'a bien compris. Pourquoi vous n'avez pas fait prof ?

Anémone : Ni cette société de merde.

Jérôme Colin : Comment on parvient encore à être en colère, enfin, en colère, en tout cas révoltée comme ça alors que tout est fait pour casser la révolte finalement aujourd'hui. Pourquoi vous, vous êtes restée révoltée ?

Anémone : Mais parce qu'on ne m'a pas cassée quand j'étais petite. J'ai une famille qui était démocrate et respectueuse.

Jérôme Colin : Non, pas petite, mais après adulte, on nous casse, on casse cette révolte quand on est adulte.

Anémone : C'est trop tard. Adulte, c'est trop tard.

Jérôme Colin : Le travail casse la révolte. La fatigue casse la révolte.

Anémone : Ah je me suis arrangée pour ne pas travailler, vous rigolez. C'était mon but dans l'existence, tout sauf travailler. Je me suis arrangée pour être payée à jouer. – ça c'est adorable – Oui, attendez, alors là, très jeune je savais que pour rien au monde, je n'irais travailler. Je préférerais être clodo.

Jérôme Colin : Non, vous aviez le cul dans le beurre, c'est facile.

Anémone : Ah oui, mais quand je voyais mon avenir, je me disais : mais je préfère être clocharde que de travailler.

Jérôme Colin : Ah oui. C'était une notion que vous refusiez.

Anémone : Ah oui.

Jérôme Colin : Pourquoi ?

Anémone : Parce que je n'ai pas envie de me faire torturer. On en a qu'une de vie. Jouer, ça c'est bien. Ça c'est une bonne vie, jouer. Non, vous savez, je crois que si on veut des esclaves, il faut s'y prendre très jeune. Les gens qui ont grandi en liberté, vous ne les cassez plus.

Jérôme Colin : Vous pensez ça.

Anémone : Ah oui. Mais bon à l'époque, ce n'était pas très fréquent d'avoir familles démocrates... La plupart, moi j'étais effrayée, je voyais bien mes copines, elles vivaient dans le fascisme, et moi j'avais la chance, j'étais dans une famille où on frappait à la porte de votre chambre, on ne se serait jamais permis d'aller farfouiller dans vos affaires, on ne vous tapait pas dessus, on raisonnait, on avait le droit de faire valoir son point de vue. On nous respectait. On prenait des mauvaises habitudes ensuite, vous voyez. On a du mal avec le fascisme.

Jérôme Colin : Normal.

Jérôme Colin : Je vais vous emmener dans un autre endroit, à l'opposé du Château de Beloeil. Un endroit qui sera très probablement dans quelque mois classé au patrimoine mondial.

Anémone : De l'Unesco ?

Jérôme Colin : De l'Unesco.

Anémone : Un village alors.

Jérôme Colin : Non, vous allez voir.

Les amis, la famille

Jérôme Colin : Vous avez des amis dans ce métier ?

Anémone : Pas vraiment non. J'ai une amie coiffeuse, et sinon non, j'ai des amis qui font tout à fait autre chose en général.

Jérôme Colin : Vous n'avez pas créé d'amitiés dans votre travail.

Anémone : En même temps, c'est tellement nomade qu'on n'a pas le temps.

Jérôme Colin : Vous habitez quand même tous à Paris.

Anémone : Oui, mais en même temps, je ne sais pas comment dire, ce métier, c'est beaucoup bonjour bonsoir quand même. Je sais qu'il y en a qui arrivent quand même des amitiés dans ce métier dans ce contexte, ben non pas moi. J'ai vécu ça comme un nomadisme, affectif y compris.

Jérôme Colin : Et vous avez suivi des histoires d'amour dans ce chaos-là, du travail, des enfants, du nomadisme.

Anémone : Oh moi j'étais un peu cœur d'artichaut, donc je tombais amoureuse tous les 4 matins puis à oublier aussi vite d'ailleurs. Je ne pense pas que c'était non plus ma priorité ce truc-là.

Jérôme Colin : Non ?

Anémone : Non, je n'étais pas branchée famille, machin... un homme, des gosses, c'était pas mon truc. J'étais artiste. Vous savez, je crois que quand on est artiste, on est profondément égocentrique, ce qui ne veut pas dire égoïste mais profondément égocentrique. Je raffole de ma compagnie. C'est comme ça.

Jérôme Colin : Je comprends que vous ne soyez pas angoissée, vous arrivez à dire.

Anémone : Je suis très contente d'être toute seule.

Jérôme Colin : Je comprends très bien. Vous arrivez à sortir, toutes les angoisses des gens, vous les sortez de manière très naturelle.

Anémone : C'est pas des angoisses.

Jérôme Colin : Non vu que vous les sortez. C'est bien ce que je dis.

Anémone : Oui, mais parce que je pense aussi que c'est ça, c'est une éducation libre, on n'attend rien de particulier de vous sinon que vous vous épanouissiez. Pas tu vas faire comme ça, tu seras comme ça, il faut être là, il faut être ci... La plupart de mes copines étaient élevées comme ça, à coup d'ordres et d'injonctions. Alors là si ça ne correspond pas à vos désirs profonds, vous imaginez, c'est pas gai.

Jérôme Colin : C'est moins le cas aujourd'hui.

Anémone : Nous c'était le contraire. On avait une famille qui était attentive à ce qu'on était nous. C'est une chance inouïe, rare.

C'est quoi le film dont vous êtes la plus fière ?

Anémone : Il y en a plusieurs dont je suis contente. Alors, ce que je trouve mes meilleurs films hein ?

Jérôme Colin : Oui.

Anémone : Probablement le film de William Klein, « Le père Noël évidemment », j'ai une petite tendresse pour « Le mariage du siècle », « Péril en la demeure », « Le petit prince a dit », j'aime bien « Pas très catholique » aussi. Voilà. J'espère que je n'en oublie pas.

Jérôme Colin : Vous avez joué dans « Le petit Nicolas » aussi.

Anémone : Oui, il paraît que ce n'est pas terrible. Je ne l'ai pas vu.

Jérôme Colin : Vous ne l'avez pas vu ?

Anémone : Non.

Jérôme Colin : Ça a été le carton au cinéma l'an dernier. Y'a que vous qui ne l'avez pas vu.

Anémone : Oui, voilà. Non mais j'étais assez contente de moi parce que je m'étais souvenue des vieilles profs de mon enfance, c'était l'époque, et donc j'avais mis au point « silence ! », des trucs comme ça, et après tous les gosses se sont mis à m'imiter. Et je me suis dit : ah j'ai tout de même du talent.

Jérôme Colin : Et donc ça a été un des gros succès du cinéma de ces derniers temps, vous jouez dedans, vous ne l'avez pas vu.

Anémone : Non. Ça a été remarquablement bien payé. C'est ça qui m'a plu dans ce film.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Anémone : Oui. Très bien payé. C'est un gros film.

Jérôme Colin : C'est ça qui vous a attirée.

Anémone : Oui. ??? Ah ben, de temps en temps c'est sympa.

Jérôme Colin : A fond !

L'avenir artistique

Jérôme Colin : Alors, vous, le lâcher prise est total.

Anémone : Comment ça ?

Jérôme Colin : Vous ne retenez rien. Vous parlez, enfin vous dites ce que vous pensez.

Anémone : Il m'arrive d'être polie, tout de même, hein. Je ne dis quand même pas tout ce que je pense...

Jérôme Colin : Aujourd'hui, l'avenir, vous le voyez comment ? Artistiquement, je parle.

Anémone : Ça fait quelques années que je me passionne pour les parfums et là je commence à faire des petites...oh je ne fais pas des trucs compliqués mais j'aimerais bien continuer, ça me plaît beaucoup. J'adore la cuisine et maintenant j'en suis au stade où j'invente, alors ça devient très agréable. Et puis non, depuis que je suis à la campagne tout me plaît, même l'hiver.

Jérôme Colin : Même ?

Anémone : Même l'hiver.

Jérôme Colin : Mais le cinéma, ce n'est plus votre...

Anémone : Ah non j'aime bien. J'aimerais toujours jouer la comédie, mais ce n'est plus... je crois que quand on arrive à vraiment posséder la technique... non mais il faut dire aussi que le star système m'en a éloignée. Ça a cassé un ressort. Alors j'aime ça, je fais ça avec plaisir, j'aime jouer mais je ne peux pas dire que ce soit une passion dévorante comme ça a pu l'être. Mais par exemple, vous voyez, la page spectacle dans les journaux, je la saute.

Jérôme Colin : Non !

Anémone : Oui, ça me barbe. Ça ne m'intéresse plus. Je la saute. Je me jette sur la page économie. (*elle enlève son manteau*). C'est vrai, ça ne m'intéresse plus.

Jérôme Colin : Mais vous lisez toujours autant.

Anémone : Oui, j'ai toujours beaucoup lu mais je ne lis plus la même chose. C'est-à-dire que longtemps j'ai lu des romans, et puis là ça fait quand même 15 ans que je lis surtout des essais. Alors, j'aime bien l'éthologie, la sociologie, l'économie bien sûr, l'écologie évidemment. Voilà c'est un peu ça, un peu d'ethno, c'est un peu ça qui m'intéresse.

Jérôme Colin : Et pourquoi plus de romans ?

Anémone : Parce que... oh de temps en temps ça m'arrive encore, il m'arrive même encore d'en découvrir. Par exemple, j'ai été très longtemps allergique à Dostoïevski, puis je m'y suis mise il y a quelques années et maintenant j'aime ça. J'ai découvert... j'avais très peu lu Dickens parce que j'avais été dégoûtée par David Copperfield qui m'emmerdait, et j'ai lu il y a quelques années « Great Expectations », « Les grandes espérances », quel chef-d'œuvre !

Vous voyez, de temps en temps... Là si je me suis un peu jetée sur Irène Nemirovsky ou alors j'aime bien aussi les lectures faciles comme Somerset Maugham parce que c'est vachement bien foutu. Dans le train, vous voyez. Dans le train, c'est agréable. Somerset Maugham, il en a écrit des quantités, hein. C'est sympa. Mais c'est vrai que j'en lis beaucoup moins des romans, aussi parce que j'en ai tellement lus qu'au bout d'un moment quand on en a lus, beaucoup on peut passer à autre chose. C'est vrai que j'ai toujours aimé lire. Depuis toute jeune j'ai toujours aimé beaucoup lire.

(Arrêt en passant au Grand Hornu)

Anémone : C'est de la nature ou bien c'est de l'architecture ?

Jérôme Colin : C'est les deux.

Anémone : Moi, j'adore les vieilles pierres. C'est mon père qui m'a filé ce goût-là.

Jérôme Colin : C'est les deux en même temps et c'est ça qui est passionnant, c'est de la nature, c'est de l'architecture, c'est de l'histoire, c'est notre histoire. Un endroit incroyable, vous allez voir. Un endroit que je trouve personnellement magique.

Et la musique ?

Jérôme Colin : Et la chanson vous aimez ça ?

Anémone : J'aurais adoré avoir de la musicalité dans la voix, malheureusement il vaut mieux que j'évite de chanter.

Ça, c'est un regret. J'aurais adoré avoir une voix pour chanter.

Jérôme Colin : Quels chanteurs vous aimez ? Ou musiciens ?

Anémone : Alors, chanson ou musique ?

Jérôme Colin : Les deux.

Anémone : J'aime bien Souchon, j'aime bien... je cherche...

Jérôme Colin : Il a chanté Somerset Maugham. Souchon.

Anémone : Exact, « Les romans pour dame ». Mais alors dans les jeunes, je suis un peu catastrophée, il y a un appauvrissement du langage, il n'y a plus de chansons à textes, hein.

Jérôme Colin : C'est revenu un petit peu à un moment, la nouvelle chanson.

Anémone : Alors si, attendez, parce que de temps en temps j'écoute la radio, j'aime bien France Inter mais la pause musicale est on va dire 99 fois sur 100, la pause musicale est une souffrance. C'est vrai, c'est terrible. Cela dit dans les jeunes, il y en a que j'ai aimé mais ça ne me revient plus. Sinon, moi j'aime la musique classique.

Jérôme Colin : Ah oui.

Anémone : Mais j'aime bien la world music aussi.

Jérôme Colin : Ah !?

Anémone : Oui, je trouve que les plus doués en ce moment ce sont les Africains.

Jérôme Colin : Les Maliens. Particulièrement.

Anémone : Oui, particulièrement les Maliens.

Jérôme Colin : Incroyable.

Anémone : Artistiquement, je trouve que c'est en Afrique qu'il se passe les choses les plus intéressantes.

Jérôme Colin : C'est incroyable. Le plus bel album que j'ai entendu ces dernières années, un des plus beaux disques, c'est un album qui s'appelle « The Mandé Variation » je crois, de Toumani Diabaté, un joueur de kora, vous plongez avec lui.

Anémone : Le plus grand sculpteur du monde, c'est Ousmane Sow, un Sénégalais.

Jérôme Colin : Je ne connais pas.

Anémone : Oh ! L'équivalent de Michel Ange. C'est pour ça, quand je vois François Pinault acheter du Jeff Koons, je me marre ! Je me marre. C'est comme la bourgeoisie, à l'époque des impressionnistes, la bourgeoisie achetait à pris d'or des tableaux. Ils sont maintenant avec leurs vieilles croûtes qui ne valent pas un rond. Ils sont passés complètement à côté de l'art de leur époque. Et les collectionneurs occidentaux, c'est pareil.

Jérôme Colin : Comme Pinault, vous pensez qu'il est à côté de la plaque.

Anémone : J'ai vu des photos de son musée, c'est hilarant ! Il n'a que des merdes et des croûtes. Ce qui se fait de grand en art aujourd'hui, il n'est pas au courant.

Jérôme Colin : C'est lui qui fait la pluie et le beau temps, hein. C'est lui qui décide de la cote d'un artiste aujourd'hui.

Anémone : Oui, il y a toute une spéculation avec des marchés. A l'époque, si vous voulez, un Van Gogh ça ne valait rien mais ce qui valait beaucoup de fric, c'était la grosse mémère à poil avec les chairs bien nacrées et tout, ça, ça valait des fortunes, c'est pareil.

Jérôme Colin : Vous avez acheté de l'art ? Ça vous a intéressée ?

Anémone : J'ai acheté des petits trucs comme ça, mais je n'ai pas... J'ai une peinture d'un Africain justement, qui est assez sympa. Mais je n'ai pas, j'ai pas trop les moyens non plus. J'ai une peinture psychédélique. C'est parce que c'était l'époque hippie et que c'est un portrait de moi mais... pas que de moi d'ailleurs.

Jérôme Colin : Vous écoutiez du rock alors pendant l'époque hippie !

Anémone : Alors oui on écoutait Franck Zappa, Jefferson Airplane, et puis les Rolling Stones. Oui ce genre de truc-là. Zappa, j'adorais ça !

Jérôme Colin : Ah oui !

Anémone : « Suzy Cream Cheese ».

Et les drogues ?

Anémone : Ben, le bon vieux pétard des familles, hein. Les plantes du jardin, quoi. Non, mais sinon j'ai eu la chance là aussi, parce qu'à un moment donné, il y a les compotiers d'héroïne qui sont arrivés, et mon père, par le plus grand des hasards, nous avait fait un jour un cours magistral sur l'héroïne. Il nous avait expliqué... ah oui c'était à propos de Freud et tout ça, et que Freud pour sortir de l'héroïne était passé à la cocaïne, bon bref, là-dessus il nous avait un cours magistral et il nous avait expliqué que...

Jérôme Colin : Votre père qui était psychiatre et neurologue, c'est ça ?

Anémone : Oui. Au début, c'est la neuropsychiatrie, et à un moment donné, les deux disciplines se sont séparées et il a choisi la psychiatrie. Donc, le voilà parti, il nous explique que c'est vraiment bien au début et puis qu'assez vite on est accro, il nous fait tout le tableau clinique, et quand j'ai vu arriver les compotiers d'héroïne, je savais et ça a été non parce que je connaissais la suite de l'histoire, contrairement à mes camarades. Là aussi, c'est un coup de bol, parce que moi écervelée comme j'étais, j'aurais plongé dedans la tête la première.

Jérôme Colin : Bien sûr.

Anémone : Et j'ai plein de copains qui ont plongé dedans, qui n'en sont pas sortis, qui en sont morts, plein.

Jérôme Colin : Bien sûr.

Anémone : Tous ces hippies, entre ceux qui se sont suicidés, ceux qui se sont convertis à Dieu sait quoi, qui se sont barrés dans des sortes de sectes, ceux qui ont plongés dans la drogue, il y a eu un nombre de morts... ! Moi j'ai perdu un tas de copains. Ben oui, c'était tellement en avance... C'est vrai que, moi je me souviens de la fin des événements en 68, quand le couvercle de la cocotte s'est revissé sur la vapeur et qu'on avait perdu, j'avais 17 ans à l'époque, j'y avais cru comme une andouille, quand j'ai compris que c'était perdu, le cafard qui m'est tombé dessus ! Et je pense que ce cafard on a été, toute cette mouvance hippie, on était tous à l'éprouver et il y en a qui ne s'en sont... qui n'ont plus envie de vivre.

Jérôme Colin : Le petit pétard, vous le fumez encore ?

Anémone : Oui, bien sûr. Pourquoi ? C'est très bien. Le petit pétard, le petit coup de rouge absolument. Comment dire, le pétard, c'est le coup de rouge du monde arabe.

Jérôme Colin : De notre monde aussi, hein.

Anémone : C'est devenu mais à l'origine c'est la culture moyenne orientale. Au Liban, ils ont carrément des crus, c'est comme nous avec le pinard.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Anémone : Oui. Au Liban oui. Oui, ils font de la bouture... Absolument. Parce que c'est une plante de la montagne. C'est là qu'il est le meilleur, de la montagne. Mais d'ailleurs, l'héroïne, c'est très mauvais parce que c'est un produit transformé, industriel, mais l'opium, en Asie c'était la drogue des vieux et moi quand le rhumatisme se réveille j'aimerais moi fumer une petite pipe d'opium le matin, une petite pipe le soir pour ne pas souffrir. C'est comme ça

que c'était utilisé, vous voyez, l'opium. La feuille de coca, c'est pour la montagne, pour le mal des montagnes et pour l'effort. Je veux dire, il y a un bon usage de tout ce que la nature fournit. Bon alors après, la cocaïne, c'est coupé avec je ne sais quoi, de la chaux vive, des horreurs, mais le produit naturel, la feuille de coca, voilà. Il y a un bon usage de tous ces trucs. Moi je me souviens, un jour, parce que mon frère travaillait beaucoup avec les grands crus de vin donc il m'avait entraînée dans une folle journée de dégustation qui avait commencé à 10h du matin et on avait commencé à 10h du matin avec le Domaine Romanée...

Jérôme Colin : Pas mal.

Anémone : Et on n'avait plus arrêté de la journée, mais que du très grand vin et donc j'avais dû me siffler au moins 3 bouteilles, mais que du grand, et le lendemain matin je me suis réveillée comme une fleur, comme si je n'avais bu que de l'eau.

Jérôme Colin : Eh oui.

Le Grand Hornu, patrimoine mondial de l'UNESCO

Jérôme Colin : Regardez, ceci est un coron.

Anémone : Ah la vache !

Jérôme Colin : Ça, c'était...

Anémone : Les petites maisons ouvrières.

Jérôme Colin : Tout à fait. C'était les maisons qui...

Anémone : C'était le début des HLM, en fin de compte.

Jérôme Colin : Qui étaient bâties autour du charbonnage.

Anémone : Tout le monde pareil, je ne veux voir qu'une seule tête.

Jérôme Colin : Et le site s'appelle Le Grand Hornu. Ça a été un des grands endroits miniers, du pays, avec son coron. Avec son village qui est resté...

Anémone : On voit bien qu'on les élevait ???

Jérôme Colin : presque à l'identique et tout ça va être probablement classé...

Anémone : C'est formidable.

Jérôme Colin : patrimoine mondial de l'Unesco.

Anémone : Oui, jusqu'à la silicose. Et en batterie, l'ouvrier.

Jérôme Colin : C'est un endroit incroyable. L'Allée verte. Et donc, une des grandes révolutions notamment de ce charbonnage-ci, si je ne me trompe pas, c'est que chaque maison avait son jardin.

Anémone : Ah oui ???

Jérôme Colin : Pour faire pousser sa laitue, et ses tomates.

Anémone : Oui, les tomates ici ça m'étonnerait. C'était plutôt choux, carottes, betteraves.

Jérôme Colin : Et tout le monde, je pense, avait l'eau chaude.

Anémone : Ah oui.

Jérôme Colin : Parce que je pense que les architectes, si je me souviens bien, s'étaient organisés pour faire passer la distribution d'eau par les turbines de je ne sais quoi et donc il y avait un approvisionnement d'eau chaude.

Anémone : Ah oui ça c'est moderne.

Jérôme Colin : Donc, c'était révolutionnaire.

Anémone : Ça, c'était l'usine ?

Jérôme Colin : On va y aller, vous allez voir. C'est un endroit absolument incroyable et ce qu'il y a de très particulier c'est que ce site du Grand Hornu, ce site minier, est devenu un musée d'art moderne. Un musée même d'art contemporain.

Anémone : C'est une bonne idée.

Jérôme Colin : Et donc vous avez ça, c'est ici à droite les gars. Donc, l'entrée du Grand Hornu est là.

Anémone : C'était pas la fête pour les mineurs quand même !

Jérôme Colin : Comment ?

Anémone : La vie de mineur, ce n'était pas la fête.

Jérôme Colin : Non. Nous, ici en Belgique, c'est vraiment...

Anémone : Vous voyez ça, si on veut obtenir du mineur il faut dresser la bête toute petite. Après ça ne veut plus.

Jérôme Colin : Vous pensez ça vous ?

Anémone : Oui.

Jérôme Colin : Qu'on ne nous change pas.

Anémone : Vous savez, les Indiens qui étaient des chasseurs-cueilleurs quand les Espagnols sont arrivés, pourquoi ils ont fait venir ensuite des Africains ? Parce que les Africains pratiquaient l'esclavage depuis longtemps, donc ils avaient des esclaves là-bas, mais les Indiens, ils préféraient mourir que bosser. Impossible de les mettre au travail. Ah oui, c'est splendide.

Jérôme Colin : Absolument incroyable. Avec une rotonde au milieu, tout le charbonnage qui était là. C'est un endroit absolument incroyable.

Anémone : Et d'ailleurs les Africains, c'était très théorisé cette histoire de fabrique d'esclaves, c'est-à-dire qu'ils avaient remarqué qu'on ne pouvait esclavagiser un homme que si on le coupait complètement de son village, de sa famille, de sa société, il fallait qu'il soit mis en danger. Donc, c'était des gens qu'on capturait, qu'on sortait complètement, et quand ils étaient complètement insécurisés, alors là on arrivait à en faire ce qu'on voulait. Mais le chasseur-cueilleur, bien content de lui et de sa vie et tout, il se laissait mourir.

Anémone : C'est incroyable, hein.

Jérôme Colin : C'est un endroit... *(elle fume en ouvrant la fenêtre)*.

Anémone : Oui il y a une sorte de beauté là-dedans, mais c'est quand même, l'esprit est bien sinistre, hein.

Jérôme Colin : Oui et non. Moi je trouve ça magnifique, mais c'est ma culture, en même temps.

Anémone : Oui mais si, il y a une forme de beauté, c'est ce que je dis, il y a une forme de beauté mais c'est totalitaire. Je n'aurais pas trop aimé habiter là.

Jérôme Colin : Non.

Anémone : Je préfère nettement Beloeil, vous comprenez ?

Jérôme Colin : Je peux comprendre. Moi ça m'émeut plus ici qu'à Beloeil. Je suis plus ému. Je pense que oui, une partie de ma famille, une partie de l'immigration italienne...

Anémone : Étaient ouvriers à la mine.

Jérôme Colin : Comment ?

Anémone : Étaient ouvriers à la mine.

Jérôme Colin : Dans ma famille, non. Ils n'ont pas été la mine mais la plupart des Italiens y sont allés par contre.

Anémone : Ah oui ?

Jérôme Colin : Oui. Regardez ça comme c'est beau. C'est quand même un mélange de nature et d'architecture.

Anémone : Ben nature...

Jérôme Colin : Vous ne trouvez pas ?

Anémone : Tiens, pourquoi ils sont allés construire un machin comme ça là ?

Jérôme Colin : Je pense que ce sont les réserves du musée, c'est une nouvelle aile du musée, ils ont osé, hein.

Anémone : C'est dommage.

Jérôme Colin : C'est la crypte.

Anémone : Où est-ce que j'ai foutu mon briquet nom de Dieu ? Merde alors. Je n'arrête pas de paumer ce briquet. Vous n'avez pas du feu ?

Jérôme Colin : Non, désolé.

Anémone : C'est mon fils... Pourquoi moi j'en n'ai plus ? Ça ça devait être les chefs qui habitaient là non ?

Jérôme Colin : Non ils habitaient à l'intérieur.

L'histoire et ses esclaves

Anémone : Vous connaissez, dans le Jura, nous on a les salines de Ledoux...

Jérôme Colin : Non.

Anémone : Alors là, c'est XVIIIème et c'est le tout premier bâtiment industriel puisque c'est le XVIIIème siècle. Et c'est un peu ce genre de plan, si vous voulez, comme ça, alors effectivement il y a les logements, il y a la fabrique et

tout ça. Mais c'est XVIIIème donc c'est encore un peu orné, tandis que là c'est XIXème. Non mais moi ça me fait un peu de la peine parce que j'imagine toute cette pauvre vie d'esclave, c'est un lieu d'esclavage quand même.

Jérôme Colin : C'est plus compliqué que ça quand même.

Anémone : C'est comme les réductions, moi j'ai visité les camps de réductions au Paraguay où les Jésuites élevaient de l'esclave justement, ils capturaient les Indiens, ils les faisaient se reproduire parce qu'il faut les prendre tout petit pour faire des esclaves, et c'est pareil, ça dégage une infinie tristesse.

Jérôme Colin : Oui c'est triste mais je ne pense pas que ce soit qu'une notion d'esclavage ici, c'était une notion de survie ici, c'était une notion de survie...

Anémone : Mais je veux dire, passer sa vie à la mine, c'est quand même une vie d'esclave.

Jérôme Colin : Oui mais à côté de la personne qui passait sa vie à la mine, il y avait la femme, il y avait les enfants qui aujourd'hui ont les villes, c'est une immigration, c'est beaucoup de choses, ce n'est pas que de l'esclavage. Je pense que c'est plus complexe que ça.

Anémone : Oui mais enfin, personne n'y va de son plein gré, on y va parce qu'on est obligé, parce qu'on ne peut pas faire autrement.

Jérôme Colin : C'est sûr.

Anémone : Oui, voilà. Et à partir de là, à partir du moment où on est obligé, où on ne peut pas faire autrement, c'est de l'esclavage. Caissière de supermarché, c'est de l'esclavage.

Jérôme Colin : Oui, c'est ce que j'allais vous dire. Et là, je pense que par rapport aux gens qui ont vraiment été des esclaves, on ne peut pas vraiment dire ça.

Anémone : Les esclaves de l'Antiquité étaient infiniment mieux traités que les employés aujourd'hui. Infiniment mieux traités. Bien sûr.

Jérôme Colin : Au fouet.

Anémone : Pffff ils n'étaient pas vraiment fouettés. C'est un peu des légendes. Les pyramides n'ont même pas été construites par des esclaves. Non, pas du tout. Pourquoi ? l'esclave, de toute façon pour qu'il travaille, il fallait qu'il soit bien nourri, qu'il soit en bonne forme. Les trois quart du temps, ils faisaient partie de la famille. Ils étaient vachement mieux traités que ne sont traités les employés de France Télécom aujourd'hui. Les gladiateurs, c'était l'équivalent des sportifs de haut niveau qui meurent à 40 ans parce qu'on les drogue, avec des maladies épouvantables parce qu'on les drogue. Et ils étaient des stars, les gladiateurs. D'ailleurs dès qu'un peuple cesse de faire du sport pour aller voir les champions c'est la décadence.

Jérôme Colin : Du pain et des jeux. C'est ça ?

Anémone : Panem et circenses.

Une époque inhumaine

Anémone : Non, je crois que jamais l'humanité n'a été aussi cruelle, aussi noire, aussi inhumaine, aucune époque n'a été aussi horrible que celle-ci.

Jérôme Colin : C'est vrai ? Vous pensez ça ?

Anémone : Je pense ça oui.

Jérôme Colin : Parce qu'il y a plein d'études qui prouvent qu'on est dans une des périodes les moins violentes de l'histoire par exemple.

Anémone : Tous les ans, il y a un peu plus de conflits que l'année d'avant. Les violences urbaines, elles ne sont pas en diminution que je sache. Non, on est à une époque totalitaire. On n'a plus besoin de réprimer la liberté d'expression, on s'attaqua à la liberté de penser. Comme ça, après, on peut faire toutes les cacophonies qu'on veut.

Jérôme Colin : Vous pensez à cette possibilité que des gens à un moment se sont dit : il faut endormir le peuple.

Anémone : Mais il y a des gens dont c'est le métier. Bien entendu. Ça c'est un truc qui a été inventé par... la propagande, ça a été inventé par un neveu de Freud, et elle ne cesse d'être perfectionnée depuis les années 30 et vous avez des gens dont c'est le métier, bien entendu, de manipuler les foules. Vous ne le saviez pas ?

Jérôme Colin : Si bien sûr.

Anémone : Voilà. La publicité, ce n'est rien d'autre que de la propagande et de la manipulation.

Un bouquet de chicons

Jérôme Colin : Quand on a des dames dans le taxi (*je vais me mettre sur le côté sinon j'aurai un accident, parce que je dois ouvrir ma porte*), on leur offre toujours des fleurs...

Anémone : Oh !

Jérôme Colin : Ou quelque chose d'original. Et moi j'ai décidé aujourd'hui de vous offrir un bouquet de chicons.

Anémone : Oh c'est joli.

Jérôme Colin : Regardez. Les enfants de la princesse Mathilde. Alors.

Anémone : Oh merci. C'est très gentil.

Jérôme Colin : Vous avez vu ça ?

Anémone : Oui, c'est très joli en plus.

Jérôme Colin : On vous avait déjà offert des chicons ?

Anémone : Non, c'est une vraiment bonne idée.

Jérôme Colin : Ecoutez si je suis le premier je suis content. Il faut oser en même temps offrir des chicons à une dame.

Anémone : Oui, mais c'est très joli. Et en plus je vais vous dire moi j'adore ça, évidemment en salade avec des noix mais également avec des lardons chauds et du miel dans ma vinaigrette et aussi c'est très bon d'écrabouiller de l'avocat et du roquefort et de mettre ça dans les feuilles.

Jérôme Colin : Est-ce que vous connaissez les chicons au gratin ?

Anémone : Oui, alors ça je ne les aime pas trop cuits.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Anémone : La seule fois où je les ai aimés cuits, parce que j'aime les idées saugrenues, de les faire cuire à la vapeur de jus d'orange et là c'était bon.

Jérôme Colin : Ah bon !

Anémone : Oui.

Jérôme Colin : Donc voilà, on voulait vous offrir des chicons.

Anémone : Si, braisés ça va, mais au gratin je ne suis pas folle. Avec le jambon et la béchamel ? Oui, non, ça c'est pas le plat dont je raffole.

Jérôme Colin : Ça est belge hein !

Anémone : C'est comme le chou-fleur, je préfère le chou-fleur cru ou à peine cuit, bien croquant mais je n'aime pas le gratin de chou-fleur.

Jérôme Colin : Vous êtes une bonne table vous.

Anémone : ... et cette béchamel, beurk. Moi j'aime bien cuisiner. Oui j'aime bien bouffer. J'aime bien la bonne bouffe. Oui, par exemple ça fait partie des plaisirs que j'ai eu la chance de pouvoir m'offrir, quelques grandes tables.

Jérôme Colin : C'est agréable, ça.

Anémone : Oh quel bonheur ! Et pendant la tournée du « Père Noël est une ordure », on s'était loué, toute la troupe, on s'était loué un serveur particulier, chez Chapelle, qui avait 19 au Gault et Millau, à l'époque c'était le meilleur cuisinier de France, et donc on s'était mis à table à 13h, on en était sorti à 17h. Ça c'est un souvenir. Mais c'est comme la dégustation au Domaine Romanée, c'est uniquement parce que mon frère s'occupe de leurs sols que j'y eu droit, c'est pas quelque chose qui est ouvert à tout vent. Alors, ça commence par Echezeaux, Grands Echezeaux, Richebourg, Romanée Saint Vivant, La Tâche, Romanée Conti. Alors, on vous fait boire les pipettes et après on vous fait deviner. Et j'ai bien deviné. Alors c'est curieux parce que moi j'ai entendu de la musique, j'ai associé le goût à la musique, à des sons, à des musiciens par conséquent. A des musiciens classiques, c'est ce que je connais le mieux.

Jérôme Colin : Et Romanée Conti c'était qui ?

Anémone : Mozart évidemment. La Tâche, c'est Haydn. Et Romanée Conti, c'est Mozart. Alors Richebourg c'était Schumann, le Grands Échezeaux, Beethoven, enfin bon, et comme ça j'ai deviné assez facilement. Alors on peut confondre Haydn et Mozart sur quelques pages mais on ne peut pas confondre Beethoven avec Schumann. Et donc j'ai bien deviné et là ils nous ont sorti un truc qui n'est même pas en vente, parce que pour acheter une bouteille de Romanée Conti, il faut acheter pour 2000 euros de vin. 2 ou 3000 euros de vin. Pour avoir le droit d'acheter une bouteille. Et là, c'est carrément pas en vente, il y en a si peu que c'est réservé aux amis et c'est le blanc du Domaine

Romanée. Qui est un Montrachet. Et évidemment la Bourgogne, les plus grands dans la Bourgogne sont des blancs, donc j'ai eu de la chance. Un signe. De boire du blanc du Domaine Romanée. Ah oui c'est quelque chose.

Jérôme Colin : pour les papilles.

Anémone : Ah oui. Ça, je vous assure qu'il a beau être 10h du matin vous ne le recrachez pas.

Jérôme Colin : Ça ne peut être qu'une bonne journée qui commence.

Anémone : Ah oui, les grands vins c'est magnifique. J'ai bu comme ça à Côte Rotie, qui était délicieux, et le type il choisissait ses clients, il fallait que votre tête lui revienne pour qu'il accepte de vous vendre. Mais il avait tellement plus de clients que de bouteilles que voilà.

Bricoler dans le parfum

Jérôme Colin : Et qu'est-ce que vous faites dans le parfum, vous ?

Anémone : Pour l'instant, je bricole. J'ai mes petites huiles essentielles et j'ai trouvé de l'alcool à vernir, parce que l'alcool pour la parfumerie, c'est de l'alcool à 96 ou 97 et il existe dans le commerce de l'alcool à vernir qui est à 95. Sinon, il faut être copain avec le pharmacien. Ce sont des alcools très... ils ne sont pas... ils sont interdits à la vente. Mais j'aimerais rentrer un peu dans le milieu du parfum pour en avoir. Mais je bricole pour l'instant mais un vrai parfum, il y a une centaine d'ingrédients. Moi je bricole sur 10, 15. J'ai pris une leçon mais je devrais retourner à Grasse, il y a un nez comme ça avec qui on peut prendre des leçons. Et puis, il y a quelqu'un qui m'a écrit pour me dire que c'était rare les gens qui avaient la parfumerie pour hobby, et qu'il avait un copain qui était dans ce cas-là et que lui-même et tout, et est-ce qu'on se rencontrerait, et j'ai pas eu le temps de lui répondre mais je vais suivre cette filière-là. C'est vraiment un hobby, je suis loin d'être un nez. C'est 10 ans pour faire un nez, en travaillant tous les jours. Ce que je ne fais pas. Les mecs, ils maîtrisent par cœur à peu près 3000 odeurs.

Anémone : Le goût, l'odeur c'est un peu le même organe.

Jérôme Colin : C'est la même famille, hein.

Anémone : C'est des sens très voisins.

Jérôme Colin : Regardez, il y a des petites boules ici.

Anémone : Des petites quoi ?

Jérôme Colin : Des petites boules.

Anémone : Avec des kinders machins dedans.

Jérôme Colin : Je ne sais pas, je ne sais jamais ce qu'il y a dedans. Il y a des phrases mais je ne sais pas lesquelles.

Anémone : Ah il y a des phrases. C'est marrant. Alors, « Il y a deux choses infinies, l'univers et la bêtise humaine, pour ce qui est de l'univers, je n'en suis pas certain ». Ah oui, alors mon père, il paraphrasait en disant « La seule matière première réellement inépuisable, c'est la connerie ».

Jérôme Colin : C'était Einstein, hein.

Anémone : J'adore les pensées d'Einstein, il y en a plein, il y a plein d'aphorismes épatants. Je les ai dans un coin.

Jérôme Colin : Une autre. C'est bien l'aphorisme d'Einstein.

Anémone : Oui. « Ce ne sont pas les richesses qui font le bonheur mais l'usage qu'on en fait ». Ça c'est plus banal.

Jérôme Colin : C'est qui ça ?

Anémone : Cervantes. Miguel de Cervantes (*avec l'accent*).

Jérôme Colin : Une autre. Y'en a là. Vous ne gardez que celles que vous aimez, les autres vous les jetez.

Anémone : De toute façon, tout dépend du sens qu'on donne au mot richesse aussi. L'argent ne fait pas l'argent le bonheur mais la richesse si. « Être dans le vent, une vocation de feuille morte », c'est joli.

Jérôme Colin : Ça vous va bien ça non ?

Anémone : Milan Kundera.

Jérôme Colin : « Être dans le vent, une vocation de feuille morte ». C'est quand même absolument grandiose hein.

Anémone : Oui. C'est très joli.

Jérôme Colin : Ça vous va très bien cette phrase.

Anémone : Allez. « Economisez l'eau, prenez votre douche avec une amie ». Ah ça j'adore, c'est Groucho Marx. Les mémoires de Groucho Marx commencent par « Je suis né au tournant du ciel, je ne vous dirai pas lequel ». Les mémoires d'Harpo aussi sont vachement bien.

Jérôme Colin : Quand Jean-Pierre Marielle était venu, à votre place, on lui avait mis aussi une pensée de Groucho Marx qui disait, comment ça allait ? « Une femme sans moustache... » attendez, « Une femme avec moustaches c'est comme un homme sans moustaches ». C'était pas mal.

Anémone : C'est con. « Je trouve que la télévision à la maison est très favorable à la culture, chaque fois que quelqu'un l'allume chez moi... ».

Jérôme Colin : Ce sera une très belle émission.

Anémone : C'est vrai ?

Jérôme Colin : Ben oui.

Anémone : Y'a un joli petit clocheton là-bas. Ça y est, c'est Mons.

Jérôme Colin : Ça sera très bien. Oui on est à Mons, on arrive dans 2 minutes. Suivre Grand Place.

Anémone : Au fond, c'est mélancolique la Belgique.

Jérôme Colin : Oui. Vous n'aviez pas réalisé ?

Anémone : Non.

Jérôme Colin : Ah bon.

Anémone : Non. C'est peut-être pour ça qu'ils ont un grain de folie les Belges.

Jérôme Colin : Je le sors à chaque fois mais Victor Hugo il disait : la mélancolie, c'est le bonheur d'être triste.

Anémone : Oui. C'est vrai.